

FAITS DIVERS.

Le 11 juillet, vers dix heures du matin, les prisonniers autrichiens sont arrivés à Hesdin, qui leur est assigné pour dépôt. Ils ont été reçus avec les égards dus au malheur : toute la ville, pour ainsi dire, en y comprenant les élèves des écoles, s'était portée à leur rencontre. On peut être certain que le traitement qu'ils recevront sera parfaitement conforme aux lois de l'humanité, et qu'étant éloignés de leur patrie, de leur famille, ils trouveront chez nous secours et bienveillance. Ces hommes s'estiment heureux d'être parvenus au terme de leur longue et pénible marche, et, surtout, de n'avoir rencontré en France que des cœurs compatissants. Il en est plusieurs qui entendent le français et s'expriment parfaitement en cette langue. (Courrier du Pas-de-Calais)

Dans plusieurs localités, des prisonniers autrichiens, se trouvant sans famille, et ayant accepté du travail dans nos campagnes, demandent à rester en France, où ils n'ont qu'à se louer de l'accueil dont ils sont l'objet.

Un officier d'un des régiments qui campent actuellement non loin des bords du Mincio, écrit au Nouvelliste de Rouen une lettre dans laquelle se trouve ce passage, qui donne bien l'idée du caractère français :

Aussitôt que nos soldats ont appris la nouvelle de la suspension d'armes, nous dit-il, et qu'ils ont su qu'elle devait durer jusqu'au 15 août, « qu'est-ce que nous allons faire ? se sont-ils écriés tout à coup. » Mais les réponses n'ont pas tardé à arriver en foule. Ceux-ci se proposent d'établir des jardins ; ceux-là rêvent déjà une salle de bal ou une salle de spectacle. Ils ont la prétention de découvrir des danseuses et des spectatrices, où ? Je ne le sais pas ! mais je suis bien certain qu'ils en découvriront.

On se préoccupe avec délice des joies de la natation. Il y a des parties magnifiques, et vous auriez du plaisir à les voir faire cent cabrioles dans les eaux du Mincio, dont les rives n'avaient pas entendu depuis longtemps de si joyeuses chansons, de si bruyants éclats de rire. Les cuisines sont installées dans les campements ; on ne court plus ; on a le temps de préparer son repas et de s'assurer un confortable relatif dont on jouit doublement dans ce beau pays. Je ne puis prévoir l'avenir, mais soyez certain que ce repos de quelques semaines ne fera qu'un bien extrême à nos troupes. Elles s'y retremperont et y puiseront une nouvelle vigueur, une nouvelle énergie.

On sait qu'un officier d'artillerie qui assistait à la bataille de Solferino, s'est assuré, montre en main, que du côté des Français et des Autrichiens, il aurait été tiré, pendant l'action, 60 coups de canon à la minute. Le combat a duré 16 heures, pendant lesquelles, à ce compte, il a été tiré 57,000 coups et dépensé 125,000 kil. de poudre. Le nombre des combattants, de part et d'autre, s'élevait, d'après les calculs les moins exagérés, à 350,000 : de sorte qu'il a dû être tiré environ 7 millions de coups de fusil, dont les cartouches dépassent le poids de 7,000 kilogrammes.

La gaieté française ne se dément jamais : nos troupiers faisaient, après la lutte, la remarque que la bataille avait été livrée le 24 juin, et que les Autrichiens devaient reconnaître que nous ne leur avions pas épargné les herbes de la Saint-Jean.

Il paraît que les préoccupations belliqueuses se font jour jusque dans le quadrilatère pacifique de l'exposition. Sur la pile de boulets amoncelés au pied de la belle exhibition des produits des forges de la Poutlière, cette inscription avait été tracée à la craie : « A MM. les Autrichiens, poste restante, à Vérone. » Cette inscription a été effacée par les surveillants, qui ont compris, avec raison, que ce n'est pas au palais de l'industrie que l'adresse sera nécessaire pour expédier les boulets à leur destination.

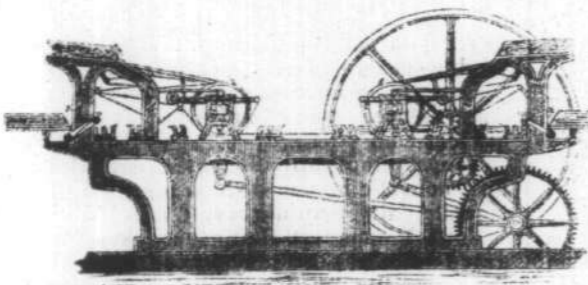
On lit dans l'Algérie nouvelle : Un Anglais, attaché à l'Algérie par les liens de la propriété agricole, faisait les réflexions suivantes, en lisant les dernières dépêches télégraphiques de l'armée d'Italie :

La France dit que l'Algérie lui coûte cher : elle a tort. L'Algérie lui rend en victoires plus qu'elle n'a coûté. Il n'est pas une seule puissance qui ne rembourserait à la France ce que sa colonie a exigé de sacrifices pour avoir à sa disposition des régiments incomparables comme ceux qu'on a envoyés en Orient et en Italie.

M. le docteur Chaumet, professeur de clinique chirurgicale à l'école préparatoire de médecine et de pharmacie de Bordeaux, s'est fait, il y a quelques jours, une blessure grave, dans une autopsie, pendant une de ses leçons. Sur la proposition de M. le ministre de l'instruction publique, informé de ce regrettable accident, M. Chaumet a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur. M. le recteur de l'académie et M. le préfet de la Gironde sont allés porter cette nouvelle à ce blessé de la science, qui se trouvait, aux dernières nouvelles, dans un état un peu plus satisfaisant.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES exécutées à la presse mécanique.



J. REBOUX IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE 20, RUE NEUVE ROUBAIX.

C'est sa taille... sa démarche... Un ancien amour ? Une passion née en Suède... Et qui continue à Naples ! A peine le dernier coup d'ouze heures eut-il sonné au Nuovo Castello que la porte se ferma brusquement, et que toute communication avec l'extérieur du palais fut coupée. Oh ! nous avons laissé passer le moment, dit-on dans la voiture. Je brûle d'impatience, que faire ! Sans le vouloir, Benowski entendait cet entretien, qui avait lieu en anglais ; commençant à croire qu'on l'avait tout bonnement pris pour gardien d'une intrigue d'amour, il éprouva un certain dépit, auquel contribuait aussi la vue de la dame qui venait d'entrer et les réflexions qu'elle avait inspirées aux deux autres. Sa poitrine se soulevait, il était assailli de violentes passions, mais il les faisait céder au sentiment du devoir. Du reste, il n'eut guère le temps de se livrer à ces pensées, car il vit bientôt s'approcher quelques individus d'un extérieur suspect, qui regardaient autour d'eux avec précaution. Arrivés près de lui et apercevant la voiture arrêtée de l'autre côté de la rue, ils s'éloignèrent à la hâte. Peut-être, pensa Benowski, ne s'agit-il pas ici d'une simple expédition amoureuse. Cette idée exerça une heureuse influence sur ses dispositions. Il était à l'âge où l'on rêve les exploits chevaleresques. Une minute s'écoula au milieu d'un profond silence. Les dames mêmes avaient cessé de causer. Soudain un coup de sifflet retentit à l'angle du palais, près de la digue de l'arsenal : un ins-

tant après, on entendit le sifflement d'une pierre qui fendit l'air et vint frapper la lampe de cristal. La lumière s'éteignit et les débris du globe s'éparpillèrent sur l'escalier. Les dames de la voiture poussèrent un cri d'effroi. Partons ! s'écria l'une. Encore un instant. Voyez ! Ces mots donnèrent à l'attention du jeune officier une nouvelle direction, et il aperçut alors un homme, soigneusement enveloppé de son manteau, qui venait du côté où était parti le coup de sifflet. Il marchait d'un pas ferme et tranquille, comme quelqu'un qui ne redoute ni ne soupçonne le moindre danger. C'est sans doute la personne que j'attends, se dit Benowski, et il ne se trompait pas. Arrivé à la petite porte, l'inconnu murmura un nom à voix basse, en portant la main à son chapeau. Reconnaisant le signal convenu, l'officier anglais l'introduisit sans mot dire. Les femmes ! les femmes ! murmura-t-il d'un ton de reproche et d'ironie amère qui révélait une douleur profonde et une cruelle jalousie. Il pensait à la dame qui venait d'entrer. Un nouveau coup de sifflet trappa son oreille ; cette fois, il se faisait entendre du côté opposé. C'est lui ! murmura-t-on dans la voiture. Avez-vous reconnu ? Parfaitement bien, à la faveur de la lumière du corridor. On a fermé la porte. Attendrons-nous son retour ? Oh ! non ; allons-nous en. Je crois avoir imaginé un meilleur plan. Pourvu qu'il ne nous échappe pas !

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX Séance du 10 juillet 1859. Sommes versées par 57 déposants, dont 9 nouveaux fr. 7,961 00 22 demandes en remboursements effectués fr. 2,316 28 Les opérations du mois de juillet sont suivies par MM. A. Delfosse et L. Eeckman, directeurs.

KERMESSES. Dimanche 17 juillet. Haubourdin, La Madeleine-lez-Lille, Neuville-en-Ferrain, Pérenchies.

VILLE DE ROUBAIX A l'occasion de la paix GRAND BAL Le Lundi 18 Juillet 1859 dans la plaine d'Inkermann

Le Lundi 18 Juillet 1859 dans la plaine d'Inkermann. PRIX D'ENTRÉE : 30 C. L'ouverture du bal aura lieu à six heures. A la chute du jour il y aura éclairage à giorno et GRANDE ILLUMINATION VÉNITIENNE

On trouvera des rafraichissements à l'hôtel de la Paix et aux cafés de Magenta et de Solferino.

VILLE DE ROUBAIX GRAND CONCERT DONNÉ PAR LA GRANDE-HARMONIE DE ROUBAIX AU BÉNÉFICE DES BLESSÉS DE L'ARMÉE D'ITALIE LE DIMANCHE 17 JUILLET 1859 Dans une belle prairie située rue d'Inkermann.

PROGRAMME PREMIÈRE PARTIE 1. Ouverture du Cheval de Bronze. Auber. 2. Prière de Moïse. Rossini. 3. Pot-pourri des Vêpres siciliennes. Verdi. 4. Ouverture du Brasseur de Preston. Adam. 5. Le Sansonnet, polka.

DEUXIÈME PARTIE 1. Ouverture de la Muette de Portici. Auber. 2. Redowa. 3. Polka de Marco Spada. Auber. 4. Le Loustic, galop. 5. Partant pour la Syrie. La reine Hortense.

Le concert commencera à cinq heures et demie et sera suivie d'un BEAU FEU D'ARTIFICE composé par M. Divoir, de Lille. PRIX D'ENTRÉE : UN FRANC. A six heures, ouverture des cafés de Magenta et de Solferino.

COMMUNE D'HEM GRAND CARROUSEL PUBLIC OFFERT AUX AMATEURS AU BÉNÉFICE DES PAUVRES LE DIMANCHE 17 JUILLET 1859

Prix de la ferme de Beaumont : SIX COUVERTS ET UNE LOUCHE EN ARGENT, ou DEUX CENTS FRANCS 200 fr. 2e Prix : UNE MONTRE EN OR, A CYLINDRES, valeur 125 fr. 3e Prix : DIX-HUIT COUTILERS A CAFÉ, EN ARGENT, valeur 60 fr. SURPRISES 15 fr. Total 400 fr.

La commission du carrousel a pris les dispositions suivantes :

- Art. 1er. Le carrousel aura lieu publiquement sur la place de la commune. Art. 2. Une liste d'inscription des cavaliers sera ouverte, de onze heures du matin à deux heures et demie après midi, chez M. L. Mulliez, aubergiste à l'Empenpout. Art. 3. Les cavaliers inscrits se réuniront au même lieu, à trois heures précises, pour se rendre en cortège sur la place de la commune, lieu du concours. Art. 4. On suivra, pour le cortège et pour le concours, l'ordre donné par la commission. Art. 5. Les cavaliers devront se présenter dans une mise convenable. Le chapeau montant est de rigueur. Art. 6. Les cavaliers d'une même commune, à moins que le nombre n'en soit trop grand, entrèrent en même temps dans le manège. Celui qui serait absent perdrait le droit de concourir. Art. 7. Le même cheval ne pourra entrer que trois fois en lice. Art. 8. Le cavalier entré dans le manège se présentera au jury pour recevoir la lance, faire quatre fois le tour de l'hippodrome, à partir du bagueur, au galop franc et soutenu, (le premier tour servira pour prendre l'allure du cheval,) puis il remettra les bagues qu'il aura enlevées, à la lance, à l'un des membres du jury. Art. 9. Un jury choisi par la commission veillera à la stricte exécution du règlement ; ses décisions seront sans appel. Art. 10. Les autres conditions seront de rigueur. L'estrade réservée aux spectateurs sera converte. Le carrousel sera suivi d'un BAL. (Orchestre choisi. — Rafraichissements désirables.) Le Maire, H. LEURIDAN. La Commission : Ph. Braquaval, Florimond Franchomme, L. Leclercq, Jules Mulliez. Nota. — Le manège est à la disposition des amateurs.

On demande à acheter d'occasion un-COMPTOIR-BUREAU. S'adresser rue Neuve, 20, à Roubaix.

l'imites... autre... Il est... per... E... jui j... tre... porte... ère... r, et... il... eprit... bleu... e l'ai... t... ante... hie... nne

Vous allez en juger. L'équipage se remit en mouvement et ne tarda pas à disparaître. Benowski le suivait des yeux avec intérêt et ne remarquait pas que plusieurs personnes s'approchaient à pas furtifs, lorsque tout à coup il sentit une main rude se poser sur son épaule, par derrière. Il était sur la dernière marche de l'escalier. Il se retourna vivement et s'élança d'un bond quelques marches plus haut. Ce mouvement fut si brusque, si subit que l'agresseur fut forcé de lâcher prise. Aussitôt Benowski tira son épée. « Corraggio ! animo ! (courage ! courage !) s'écria l'un des assaillants. — Courage ! » répétèrent quelques autres. Le premier agresseur étendit de nouveau le bras pour saisir au collet le jeune officier. Mais Benowski s'aperçut à temps de cette intention, et lui asséna, du plat de son épée, un tel coup sur la main qu'elle retomba comme paralysée. « Diavolo ! murmura l'inconnu. — Saisissez-le ! s'écria celui qui avait donné le signal de l'attaque. Vite, mes amis ! Maintenant ou jamais ! » Benowski se retira sur la marche la plus élevée, et s'enfonça dans le coin de la porte, de manière à couvrir à la fois ses derrières et ses flancs. « Arrière ! dit-il d'un ton impérieux. — En avant ! répondit-on. — Je t'ue le premier qui approche ! — Corpo di Bacco ! grommelait-on entre les dents. — Blessez-le, mais ne le tuez pas... — Arrière ! — Il nous faut le livrer vivant. — Nous essaierons !

Oui, nous essaierons. La position de Benowski était excellente, et il ne craignait rien. Il se défendait bravement, et bientôt il sentit que la pointe de son arme entraînait dans un corps. Un des bandits roula au bas de l'escalier, en proférant un grossier blasphème et il en entraîna une couple d'autres dans sa chute. La rage des assaillants s'en accrut. « Corraggio ! animo ! » répétèrent-ils. Au cliquetis des armes se mêlaient les imprécations. Si l'obscurité n'avait pas empêché Benowski de distinguer les mouvements de ses agresseurs et de se servir convenablement de son épée, il n'eût pas ressenti la moindre crainte. Mais, serré de très près, il en était réduit à trapper au hasard. Sur ces entrefaites, son oreille attentive entendit des pas rapides et quelques mots en langue anglaise. Ses deux sentinelles, attirées par le bruit des armes, accouraient à son secours. Alors la lutte devint générale. Le cliquetis du fer se confondait avec les juréments, les cris de douleur et les menaces. Enfin un coup de feu retentit. « Au secours ! au secours ! » cria-t-on. C'était le domestique de Benowski qui avait tiré. « Qui vive ! cria-t-on rudement d'une fenêtre au-dessus d'eux. — Arrêtez ! » dit-on d'un autre côté, dans la rue. Le combat cessa un instant. « Qui vive ! » répéta-t-on de la fenêtre. Il se fit un moment de silence... on écoutait... « Corpo di Bacco ! nous nous sommes trompés, ce n'était pas lui, retirons-nous... » (La suite au prochain numéro).